

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lettre à quelques-uns

Jacques Brault

Volume 16, Number 5-6 (95-96), September–December 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1495ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1974). Lettre à quelques-uns. *Liberté*, 16(5-6), 56–61.

Lettre à quelques-uns

au sujet de plusieurs qui, le sachant ou pas, ont eu vingt ans (ou presque) à l'époque où une façon de vivre, de penser, (et de s'accoutrer), fut et sera une espèce de philosophie sans vrai système et dont on parle maintenant comme de l'existentialisme.

Vous m'avez, sans le savoir, collé tout un pensum ! L'existentialisme... on n'a pas idée, non, de débander une pareille momie ? Si je farfouillais dans les cahiers de mes « Mémoires » (qui n'existent pas), je finirais par trouver une date : 20 février 1951. L'hôpital. J'ai dix-sept ans. Lent réveil, brumeux, douloureux, et puis encore un sommeil de perdition. J'apprendrai plus tard que l'opération a réussi ; on ne m'a pas trop charcuté. Des amis viennent me visiter. Nous parlons peu. J'ai dix-sept ans, j'ai mal de m'éveiller tout à fait à la vie bête, incompréhensible, et savoureuse malgré tout comme une pomme d'octobre, dure, acide, et dont le jus n'a pas son pareil pour imprégner les lèvres, la bouche et la gorge d'un plaisir plein d'appréhension.

J'ai envie de dérailler, j'ai envie encore aujourd'hui d'avoir mal, délicieusement, à ma jeunesse, et que tous les

cons aillent se faire voir, montrables ou pas, j'en ai pardessus l'escabeau de ces terreurs de paroisse qui parlent haut pour mieux donner dans la bassesse, qui vous intimement l'ordre d'être à l'ordre du jour ; c'est vrai que je suis « kétaine » (ou « quétaine », en tout cas ça revient au même, ça intimide ceux qui ont peur d'être dépassés par leur ombre). Bon. La vie, la vie quotidienne, celle qui jamais ne compte plus de vingt-quatre heures et dure parfois un couic ou une éternité, c'est faux qu'elle soit moche, triste, ennuyeuse, et tout le bataclan des batraciens télévisuels ; difficile, exigeante, oui, demandant plus de courage que d'héroïsme, oui-oui. Je l'aime ainsi. Vieille et toute neuve. Seul lieu habitable. « (...) le fait d'exister nous a été confié comme bien et comme corps pour réaliser notre substance originelle. » Jaspers écrit cette phrase en 1937, veille de Munich, avant-veille d'une tuerie qui a bafoué définitivement tous les programmes de bonheur collectif.

Encore un jour, encore une nuit, mais pas les mêmes qu'hier et demain. Le chien de la voisine d'en arrière, côté ouest-nord, et le vent souffle de là, sans se presser tant il a envie par cette tiédeur septembreuse de marcher un bon coup, de pincer les hanches des arbres, de flairer les pou-belles rejetées sur le flanc par les boueurs de l'aube, bref ce petit râleux de chien blanc-caille jappe et rejappe à s'épou-monner et à me faire grimper dans les rideaux — ou aux murs, chez moi quand je suis parti pour l'hôpital il n'y avait pas de rideaux à cause de l'hiver et du chômage ; les fenêtres givrées, je continuais à les égratigner de l'ongle, textes et dessins d'un enfant tapi dans l'adolescence s'évanouissaient au soleil de midi comme s'évanouit tout un monde au tournant de la quarantaine. Pour l'instant je me marmonne que voilà mon premier con de la journée, mais lui, ce gueulard sur quatre pattes, il a au moins l'excuse de ne pas se donner pour un homme. Il existe, le pauvre, il n'en sait rien, le chanceux.

Un ami m'avait laissé, à l'hôpital, un exemplaire de la *Revue de la pensée française*, un affreux « digest » à couverture jaune pipi et où je trouvai, signé Jean-Paul Sartre, un

texte énigmatique : *Qu'est-ce que l'existentialisme ?* Ah mes aïeux ! que j'ai peiné sur ces explications compliquées, des plans pour qu'on m'expédie aux « soins intensifs » ; un infirmier, mi-gorille, mi-frère enseignant, me lorgnait de loin chaque fois que je plongeais le nez dans ma revue. « Tù lis des histoires cochonnes ? » Mon voisin de lit, qui jouait les mourants chaque nuit pour attirer l'infirmière le plus près possible, me considère avec des yeux larges comme des soupapes prêtes à s'envoler jusqu'au-dessus de mon épaule. « Non, c'est de la philosophie, ça parle d'existentialisme. » Ma réponse a failli le rendre comateux pour de bon. Et moi je n'en mène pas large avec le Jean-Paul qui vous enfle les concepts, à croire que ce sont des lapines. Dix ans après, je tomberai en arrêt devant une affirmation de Jaspers (« Il n'y a pas d'existentialisme, il y a Sartre. »), qui me laissera sceptique. La philosophie existentielle a tout de même ses lettres de noblesse et des ancêtres respectables : Héraclite, penseur de la mouvance ; Lucrèce, qui a vu dans le désespoir un effet de la lucidité (comme Hamlet) ; Augustin (mais je préfère l'autre Augustin, un Anglais, à cause de son humour : « Seigneur, rendez-moi pur, mais pas tout de suite ! ») ; Abélard, Kierkegaard et même Nietzsche. Sartre, après Chestov, Jaspers et Heidegger, avec Camus et Marcel, privilégient le vécu par rapport au connu. Tout cela finit par me rendre inquiet et inquiétant et par hâter ma sortie de l'hôpital. J'irai faire un tour à la Petite Europe, haut lieu de l'avant-garde montréalaise. C'est là qu'un soir de désœuvrement j'échouai à une table vide comme le non-être ; devant moi, une grande fille, noire de cheveux et blanche de peau, se balance lentement, sur un pied, puis sur l'autre, j'en ai le vertige, tenant ouvert dans ses mains un gros livre. J'apprendrai par la suite que c'est *L'Etre et le Néant*. Une vraie bible, à l'époque. L'exemplaire de la fille n'était pas coupé. A mon regard interrogateur elle avait simplement répondu : « C'est pas nécessaire de tout lire ; il suffit de suivre le fil ». Ce sacré fil, je ne l'ai jamais démêlé. A l'hôpital, mon ami m'avait assommé avec une espèce de cours sur l'angoisse existentialiste ; comme la plupart des lecteurs de Sartre, il n'avait guère lu que *l'Intro-*

duction. Oui, je me souviens qu'il s'était longuement étendu sur une histoire de petits pois, qui constitue le morceau de résistance (le plus facile à gober) de cet almanach du penseur-pas-comme-il-faut.

Il fait décidément sombre là-dedans. La journée sera mauvaise, je le jurerais. Mon petit chien a fini de japper. Et moi je n'ai pas fini de m'interroger. Jusqu'à quel point ceux qui ont quarante ans ont-ils été marqués par l'existentialisme ? Quel existentialisme ? Celui de Boris Vian, de Juliette Gréco et de Mouloudji ? Ou celui de notre automatisme québécois ? Ou celui de Camus, le Camus de *L'Etranger* que tous les collégiens lisaient, ouvertement ou clandestinement ? Si on m'avait gardé plus longtemps à l'hôpital, j'aurais peut-être pu répondre à ces questions. Mais non. Voilà qu'un beau matin d'hiver où il fait froid à écorcher les pierres, je me retrouve tout perdu parmi mes camarades. Nous faisons alors nos « classes parallèles » avec Grandbois, Hébert, Ferron, Langevin, nous discussions à bout d'haleine et de la guerre de Corée et du macarthisme américain. Duplessis régnait. Mais, curieusement, nous n'éprouvions pas le sentiment d'appartenir à quelque génération perdue ou sacrifiée. Bien au contraire. Nous n'étions qu'appétit, de vivre, de savoir, de savourer, d'agir, de rêver, de faire des tas de choses, et puis de les défaire pour en refaire d'autres. C'est pourquoi je me sentais si bien à l'hôpital, et pourquoi je ne me fichais pas de répondre aux fichues questions d'un existentialisme venu d'ailleurs — et d'ailleurs mal venu.

Les caves de Saint-Germain-des-Prés, était-ce des lieux ou des personnes ? La nausée qui naît de l'engluement dans une existence bouchée, nous l'ignorions. Dépaycé, à la lettre, notre malaise restait innommable. Et qui d'entre nous aurait pu débrouiller les rapports subtils de l'en-soi et du pour-soi ? hein ? qui ? En tout cas, pas mon emmerdeur de chien qui s'est remis à japper. Je reste à la fenêtre, songeur dans mon âge d'homme, et depuis vingt ans j'ai beaucoup lu, beaucoup appris, mais je n'ai pas beaucoup compris. J'ai trop manqué au silence, au vrai, celui qui suggère, doucement, et par les choses les plus simples, d'accueillir l'évidence d'être, de la

recevoir comme une bonne nouvelle, un « bonjour » en passant, vous savez, ce genre de nouvelle qui n'augmente pas le tirage des quotidiens. Bon. Où en étais-je ? Tout cela est déjà si loin, tout cela est encore trop près.

Une chose me frappe, m'étonne. Nous allions avoir vingt ans, et, naturellement, sans même y penser, nous évitions la plupart des « pièges à croyants ». Pour parler net : nous n'avions pas le goût du pouvoir, nulle orthodoxie ne nous enfermait dans ses dogmes, ne nous dictait ses interdits. Nous ne suivions guère l'inconditionnel, nous plongeions au centre de la mêlée, nous choissions pour ou contre, mais les valeurs humaines ne le cédaient pas au sectarisme ni même aux nécessités du moment. Un chien qui jappe, la moiteur d'un lit d'hôpital, entre ces deux sensations je me tiens à la fenêtre et je rêve que pour ma part je serais resté fidèle à cette jeunesse anxieuse et généreuse, brouillonne sans doute, et incapable d'apercevoir les implications proprement politiques de ce qu'on appelle « humanisme » (avec un sourire en coin). L'existentialisme diffus dans lequel nous baignions accusait sa faiblesse : nous demeurions des proies faciles pour les idéologies séduisantes ou engageantes. Mais, par un juste retour des choses, cette philosophie du vécu, et plus vivante que les religions socio-structurelles, nous rendit toujours capables de nous ressourcer, de rafraîchir notre vision du monde. Le substrat phénoménologique des oeuvres existentialistes n'émergera qu'après 1960. On voudra en faire, hélas, une épistémologie rigoureuse bien que subtile, apte à épouser les circonvolutions de l'ambiguïté qui marque les opérations de la connaissance. L'analyse discursive estompera la synthèse d'une pensée sauvage et donc ouverte à l'être brut, à l'irruption du désir, à la liberté nue.

Oui, je crois toujours que l'essentiel se joue à la surface des hommes et des événements. A force d'être fascinés par la « profondeur », nous nous laissons absorber par le souci du savoir, d'un savoir théorique et où la théorie, plutôt que de se jeter en avant, de prospecter l'inconnu et l'impensé, s'installe, ordonne, délimite, et bientôt rejette tout ce qui n'arrive pas à s'enfermer dans ses règles impérieuses. Je vais

quitter la fenêtre, oublier le chien, l'hôpital et le reste. A qui ai-je parlé, tout ce temps ? Qui peut bien se sentir concerné par une époque bougeant au fond de nous comme un corps étranger ? Tout glisse, tout s'estompe, tout disparaît. Ne demeure qu'un sentiment du tragique — rires et larmes y ont même source — sentiment un peu dépassé maintenant que les pires horreurs trouvent des commanditaires pour nous être offertes en spectacle. L'individuation, le plus précieux rappel de l'existentialisme, est politiquement suspecte. Et pourtant. Aucune collectivité ne peut *tenir ensemble* ou se tenir avec les autres sans cette individuation, cœur secret et mouvant de l'acte d'exister. Nous — qui est ce « nous » ? — n'aurions gardé de notre première jeunesse que cette conviction : nul n'est irremplaçable, chacun est nécessaire, vraiment, nous n'aurions pas vieilli en vain. Je ne connais aucune théorie ni aucune pratique sociales qui vaille la peine qu'on en meure.

Je marche dans la rue, con parmi les cons. Et la vie, qui ne nous ménage pas le pire, nous prodigue le meilleur. Vivre, encore un peu, simplement, vivre dans un espoir fou de ne plus qu'être, ensemble et non confondus, vivre, quelle merveille méconnue. J'en ai presque envie de japper.

JACQUES BRAULT

P.S. — De grâce, ne me demandez pas, dans vingt ans, de vous parler du structuralisme.